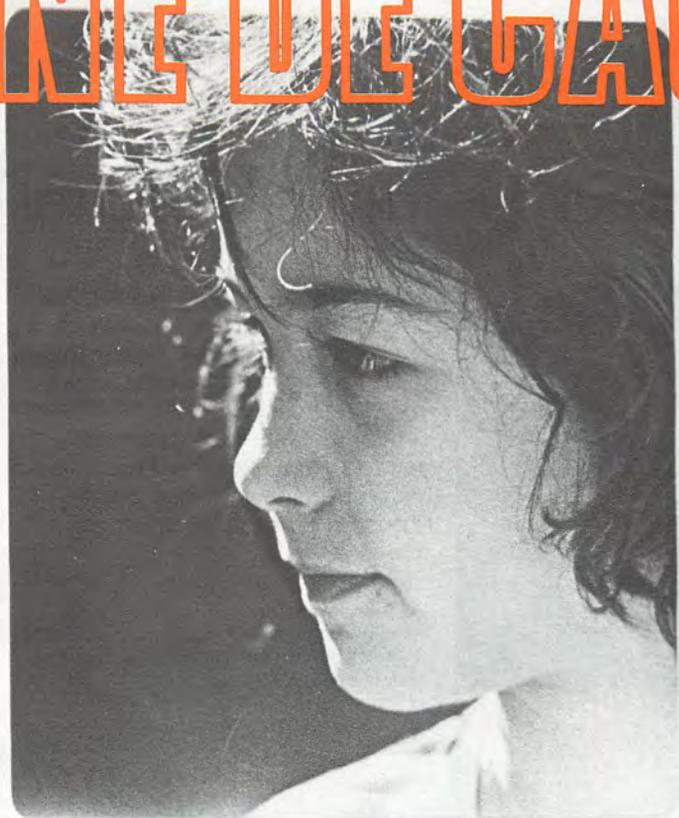


TRIBUNE DE GAUCHE



**DIEU
PARLE
AUX
ENFANTS**



"On ne peut que l'aimer-le beurre!"



Il est sain et substantiel. Il est léger et naturel. Intégralement naturel – on y veille dès son origine. Ainsi, le lait est sévèrement contrôlé. Ce lait donne la crème. Puis la crème est sévèrement contrôlée. Cette crème donne le beurre. Le beurre enfin est soumis à un nouvel examen rigoureux. Unique – le beurre! Et pas seulement quant à son goût.

«Le beurre se distingue par sa haute valeur salubre et naturelle». Prof. Dr. W. Halden, physiologiste de renom international dans le domaine de la nutrition.



Rien ne remplace le beurre!

ZVSM/UCPL

ESSO

SHOP

Tout pour votre voiture!



Toujours près de vous.
Même à l'étranger!

winterthur
assurances

«Winterthur»
Société Suisse d'Assurances
General Guisan-Strasse 40
8401 Winterthur

Responsable de la publication : Jean-Jacques Odier. **Rédaction et réalisation :** Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.
Administration et diffusion : Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Flaux, Hélène Golay, Marcel Seydoux. **Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie : Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros) :
 France : FF 40. Suisse : Fr. s. : 24.—. Belgique : FB 380. Canada : \$ 10.—. Autres pays par voie normale : FF 45 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 55 ou Fr. s. 32.—. **Prix spécial étudiants, lycéens :** FF 20 ; Fr. s. 15.— ; FB 200. Verser le montant de l'abonnement : France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49. La Source. Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne. Belgique : au Réarmement moral, 297, rue Salzinnes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »). Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5. Zone franc d'Afrique : par mandat de 2750 francs CFA (abonnement avion) ou 2250 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Les rencontres internationales du Réarmement moral, qui se sont tenues depuis le 9 juillet à Caux-sur-Montreux, en Suisse, viennent de se terminer par une conférence industrielle dont nous rendrons compte le mois prochain. Dans ce numéro, on trouvera un aperçu des autres manifestations (pages 10 à 12).

CAUX 77

Caux, c'est avant tout le dépaysement. On sort de son cadre familial, du contexte que l'on connaît ou que l'on croit connaître, pour se plonger dans un monde aux données différentes. Les murs de l'impossible se fêlent, les problèmes qui nous obsèdent sont ramenés à leurs justes proportions.

Ecouter pendant toute une soirée des Indiens du Canada évoquer leur culture, glissant discrètement sur les drames qui ont fait d'eux une race parquée, exilée sur ses propres terres, alors que leurs traditions remontent à des siècles avant l'irruption des Européens, c'est une leçon de civilisation.

Deviner dans une ébauche de spectacle dansé, chanté et mimé par des Africains ce qui les préoccupe aujourd'hui et ce qu'ils attendent des blancs, c'est un choc sur nos bonnes consciences.

Entendre une jeune noire de Rhodésie relater sans amertume les traitements indignes dont elle a été l'objet de la part de policiers blancs, simplement parce que certains de ses camarades de lycée ont pris le maquis, et nous pouvons rougir de notre indifférence.

Mais ce dépaysement ne s'applique pas seulement à l'Européen nanti et sûr de ses moyens. L'Indien du Canada, le Québécois, le Maori de Nouvelle-Zélande, rencontrant sans transition des représentants du Moyen-Orient ou d'Afrique australe, ne pourra plus tout à fait continuer sa route comme avant. De même l'Africain qui entend un Cambodgien parler du drame de son pays. Blancs

et Noirs de Johannesburg, débarquant avec leurs idées bien arrêtées, apprennent à sourire de leurs préjugés et à s'en goûter.

A Roger Garaudy, qui souhaite le dialogue des civilisations, on peut répondre sans hésitation que, dans ce creuset des peuples, au-dessus du lac Léman, ce dialogue existe. Il ne se crée pas n'importe où, dans n'importe quelle conférence internationale. Car il est fait de ce brassage inattendu, de cette écoute de l'autre, mais aussi de la franchise la plus décapante. C'est ce qui s'appelle l'esprit de Caux.

La Fête

De Caux, où sont écrites ces lignes, nous ne pouvons laisser passer l'été sans rendre hommage aux créateurs et aux milliers d'exécutants de cet événement exceptionnel qu'a été la Fête des Vignerons à Vevey. Il ne s'est pas agi seulement d'un spectacle brillamment réussi, mais d'une manifestation éclatante de la vitalité, du sens de l'effort et de la solidarité de la population

paysanne des rives suisses du Léman. Antithèse absolue des grands mouvements de masse que fabriquent les dictatures, la fête respirait la démocratie. Les 250 000 spectateurs et ceux, plus nombreux encore, qui en ont suivi la diffusion télévisée le 28 août ne pourront oublier cette explosion de l'esprit, qui allie avec un rare bonheur l'art et la vie de tous les jours.



Une race retrouve sa place dans la communauté mondiale. Le chef David Crowchild, de la tribu des Sarcee (Alberta), est venu à Caux avec son épouse et trois autres Indiens du Canada.

DIEU PARLE AUX ENFANTS

par Jean-Jacques et Marie-Lise Odier



On n'a pas fini d'épiloguer sur le dilemme autorité-liberté. Quand il s'agit d'éducation, on verse tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre façon de faire, quelles que soient les idées professées. Certes, l'évolution des mœurs nous a aidés, parents et éducateurs, à mieux prendre conscience de la personnalité propre de l'enfant. Elle nous a libérés d'un autoritarisme fait d'idées reçues, de méthodes répétitives, souvent pauvres en imagination. Nous nous rappelons notre irritation, lors d'un voyage en train, devant les remontrances perpétuelles d'une mère vis-à-vis de son enfant. Injonctions et interdictions prononcées sur un ton de profond agacement, mais faiblissant insensiblement au fil du temps. L'enfant, beaucoup plus tenace dans sa volonté, finissait toujours par obtenir ce qu'il voulait. On a là un tableau peut-être caricatural, mais hélas véridique : qui de nous, parents, a échappé à ce cercle infernal d'une préemptoire fermété se muant... en défaite ?

A la conception autoritaire se substitue aujourd'hui la non-directivité. Mais comme les méthodes d'éducation ne se vérifient qu'après une génération, est-on si sûr qu'on a vraiment progressé dans la créativité et l'épanouissement de l'enfant ? Un journaliste américain a noté non sans perspicacité : « Les parents qui n'élèvent pas leurs enfants avec persévérance selon leurs propres convictions ne les laissent pas « libres » de se développer tout seuls. En réalité, ils laissent les autres enfants et les moyens d'information (surtout la télévision et le cinéma) les former à leur place. »¹

Dans la controverse, nous pensons qu'il y a un élément qui n'est pas souvent mentionné et qui mérite d'être exploré davantage.

En donnant à ces lignes le titre *Dieu parle aux enfants*, nous avons peut-être l'air de prêter à cette affirmation valeur de dogme et de proposer là une solution toute faite et définitive. Nous sommes conscients de la complexité de la question. Ce qui nous tient à cœur, c'est de porter ici un témoignage.

Un exercice délicat

Nos enfants, et tous ceux que nous citons ici, sont des enfants comme les autres. Ni plus raisonnables, ni mieux élevés. En eux se livre comme ailleurs le combat éternel entre les caprices de la volonté et les injonctions du cœur. Mais au moins jusqu'à un certain point, ils en ont pris conscience, ce qui est d'ailleurs très naturel chez l'enfant.

Celui-ci comprend très facilement l'idée qu'il y a deux voix qui parlent en lui, une bonne et une mauvaise. Une jeune mère asiatique nous disait avec émerveillement, il y a quelques semaines, la rapidité avec laquelle son fils, âgé de six ans, avait mis cette idée, nouvelle pour lui, en application. Elle avait été surprise de constater qu'il avait cessé de pratiquer son passe-temps favori, qui l'irritait tellement : se couvrir de poussière en rampant sous les meubles. « C'est la bonne voix qui m'a dit d'arrêter », expliqua-t-il tout simplement à sa mère.

Déjà très petit, l'enfant est étonnamment réceptif à la voix intérieure. Même si son environnement ne lui a pas appris à la capter. Preuve en est le témoignage très convaincant d'un inspecteur français de l'enseignement, dont le récit a paru dans ces colonnes il y a quelques mois².

L'écoute de la voix intérieure est un exercice délicat. N'en faisons surtout pas un « truc » pour mettre les enfants au pas. C'en serait la négation même et cela vaccinerait définitivement nos enfants contre une expérience dont la nature ne nous appartient pas. Qui sommes-nous pour imposer à nos enfants l'écoute de leur conscience ? C'est seulement dans la mesure où notre propre vie se nourrit de cette écoute-là que nous pouvons leur offrir d'en partager la pratique. Une pratique qui ne doit en aucun cas être à sens unique.

Dans la mesure où l'enfant sait que le combat entre la bonne et la mauvaise voix se livre dans la conscience de chacun, à commencer par ses parents, on peut aider ce sentiment à s'épanouir en lui sans pour autant le systématiser ou en faire une loi d'airain. L'enfant ne se sent alors plus seul soumis au principe d'obéissance, mais il a, en commun avec ses parents ou ses éducateurs, la possibilité de recourir à une autorité supérieure qui peut le guider dans la vie.

La croyance en cette autorité supérieure ne supprime pas la nécessité d'une hiérarchie familiale, mais elle humanise celle-ci en mettant les parents, dans une certaine mesure, sur un pied d'égalité avec les enfants.

« Et vous, qu'avez-vous pensé ? »

La première fois que nous avons pu constater la réalité de la voix intérieure chez notre aîné, il n'avait que deux ans et demi. Il s'était mal conduit pendant plusieurs jours de suite avec ses camarades de jeu en leur jetant des cailloux à la figure. La jardinière

d'enfants a fini par nous parler de ces incidents, ne sachant trop que faire. Le soir venu, notre fils paraissait agité et mal dans sa peau. Nous lui avons proposé un moment de silence sans faire allusion à quoi que ce soit. Il ne pouvait pas savoir que nous étions au courant de ses faits et gestes. Au bout d'un moment, il nous a dit avec beaucoup de simplicité : « Je ne vais plus jeter de cailloux. » Et l'incident ne s'est plus répété.

La structure mentale des enfants n'est pas la nôtre, et il nous faut parfois beaucoup d'humilité pour respecter les pensées qui viennent à eux dans le silence, même si elles nous déroutent. Un épisode qui s'est passé lorsque notre aîné avait cinq ans nous a beaucoup appris. Son frère, âgé de trois mois seulement, criait tous les soirs, régulièrement, à partir de six heures. Impossible de le calmer, de l'aider à s'endormir, malgré toutes nos tentatives. L'aîné a proposé que nous nous taisions un moment pour demander à Dieu s'il avait quelque chose à nous dire à ce sujet. L'inspiration ne s'est pas fait attendre. Chez notre fils, du moins. Il a eu l'idée de chanter à son frère une berceuse qu'il avait apprise. « Et vous, a-t-il demandé, qu'avez-vous pensé ? » Nous avons, il faut le dire, bredouillé quelques vagues généralités, cachant notre embarras ; ne voulant toutefois pas le décevoir, nous l'avons suivi jusqu'au berceau. Dominant notre scepticisme, nous nous sommes mis à chanter. L'effet a été immédiat, et nous en sommes restés confondus. L'enfant s'est tu et s'est endormi presque aussitôt. Les jours suivants, même succès. Moins d'une semaine après, cette séance de cris qui nous mettait les nerfs à vif appartenait au passé. Inutile de dire que notre aîné n'était pas peu fier. Notre orgueil en avait pris un bon coup.

Un tour de clef

Un autre exemple, plus spectaculaire encore, nous a été relaté il y a quelques semaines par une institutrice anglaise ; nous lui laissons la parole.

« Une de mes élèves, Betty, est venue me dire un après-midi qu'elle n'avait pas eu son déjeuner, car son père avait dépensé tout son salaire à boire.

» Nous avons pris alors un moment de réflexion ensemble, pour voir si Dieu pouvait nous inspirer des idées à ce sujet. J'ai noté : « Peut-être que son père se sent seul et qu'il boit pour se consoler. » Puis Betty m'a dit la pensée qu'elle avait eue : me demander des devoirs d'arithmétique. Ma réaction a été immédiate : je me suis dit que cette pensée

n'avait rien à faire avec le sujet et j'étais très déçue. Mais je lui ai malgré tout donné un devoir à faire. Le lendemain, Betty est arrivée toute joyeuse dans la classe, disant : « Papa m'a aidée à faire mes devoirs et il n'a pas eu le temps d'aller au café. Est-ce que je peux avoir d'autres exercices de calcul pour ce soir ? »

» J'ajouterai que son père a peu après cessé de boire et que la paix est revenue dans le foyer. »

Passons maintenant la parole à une jeune femme suisse.

« Je crois que Dieu peut parler aux enfants, car j'en ai moi-même fait l'expérience. Un incident qui s'est passé lorsque j'avais sept ou huit ans demeure aussi vivant à mon esprit que s'il s'était déroulé hier.

» Je jouais avec ma petite sœur et deux de mes amies. Tout d'un coup, l'une d'entre elles, pour une brouille, se mit violemment en colère, au point que cela devenait dangereux pour son entourage. Par tous les moyens, nous avons tenté de la calmer. Nous lui avons promis du chocolat, nous étions prêts à répondre à tous ses désirs ; rien n'y faisait. Je me suis rappelée alors que nos parents nous avaient appris à faire silence et à écouter Dieu.

» Encore toutes désemparées, nous nous sommes assises sur l'escalier et nous avons écouté. Une pensée inattendue s'est imposée à moi : Va prendre la clef de la porte et va vers ton amie. Mets-lui la clef près de son

cœur et fais le geste de la tourner. C'est ce que j'ai fait sans dire un seul mot. Immédiatement, il se fit comme un dé clic dans le cœur de mon amie ; elle a retrouvé la joie et nous avons continué à jouer.

» Cette expérience et d'autres, analogues, m'ont donné le vif désir de communiquer autour de moi, dans mon métier de jardinière d'enfants et maintenant en tant que mère, le secret de l'écoute de Dieu. »

« Je n'entends rien »

Ces exemples ne doivent pas nous conduire à prendre à la lettre tout ce qui surgit dans le silence. Nous savons bien nous-mêmes combien il est difficile de distinguer la voix qui nous parle. C'est un domaine où les certitudes sont rares. Mais jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans, avant que ne se développe l'instinct de dissimulation et de ruse, et dans la mesure où ils sentent qu'on leur fait confiance, les enfants font preuve de beaucoup de franchise et souvent d'un remarquable discernement.

Vers neuf ou dix ans, cela se complique ; la spontanéité disparaît, la volonté et le raisonnement s'en mêlent. « Je n'entends rien », dit parfois notre aîné — qui a aujourd'hui dix ans — lorsque nous lui proposons, devant une décision à prendre, d'écouter sa voix intérieure.

Avant que ne se développe l'instinct de ruse et de dissimulation...



Parfois il faut l'aider avec fermeté à débrouiller les pensées contradictoires ou désordonnées. Récemment, nous devions participer pendant un week-end à une réunion dans une autre ville. Nous avons proposé à nos enfants d'aller passer ces deux jours chez des parents. Le petit s'est tout de suite déclaré d'accord, mais le grand a rechigné. Nous lui avons suggéré un instant de silence, lui laissant toute liberté de décider ce qui lui paraissait juste : l'un d'entre nous était prêt à renoncer au voyage au cas où notre fils déciderait de rester à la maison. Il hésitait toujours, nous accusant de vouloir le forcer. « Ce qu'il te faut, lui avons-nous dit alors avec conviction, c'est d'apprendre à laisser Dieu diriger ta vie. Nous te faisons totalement confiance. Quelle que soit ta décision, nous la respecterons. » Il s'est tout de suite détendu, puis nous a demandé de le laisser réfléchir. Plus tard, il nous a dit : « Je n'ai pas envie d'y aller, mais je crois que je dois le faire. » Bien qu'on puisse arguer que notre fils avait simplement cédé à la pression environnante, nous avons été frappés de voir qu'il avait totalement retrouvé joie et sérénité.

Cet exemple ne nous empêche pas de penser que nos enfants ont besoin de sérénité ; ils doivent pouvoir se reposer sur les décisions que prennent leurs parents. Il ne s'agit donc pas de soumettre tous les problèmes de la vie familiale à l'écoute de l'inspiration divine avec nos enfants. Une telle systématisation serait néfaste. Mais il faut savoir discerner les occasions qui nous sont données d'associer nos enfants aux décisions à prendre en étant prêts à assumer les risques et les conséquences de la liberté que nous entendons leur laisser.

Dieu peut aussi nous parler par l'intermédiaire de nos enfants. C'est parfois très inconfortable, mais il est essentiel d'accepter ce qu'ils ont à dire à notre sujet. C'est la réciprocité normale de ce que nous attendons d'eux. Et cela contribuera à faire éclore en eux cette fleur si riche et précieuse de leur contact avec Dieu.

Le droit au silence

Constatant le réel désir de nos fils d'avoir des moments de silence en famille, nous avons décidé il y a quelques mois de mettre de côté une partie de la soirée du dimanche pour cela. Notre aîné ne voulait d'abord pas noter ses pensées, puis il s'est vite rendu compte qu'il n'arrivait pas à tout se rappeler. Quant au cadet, qui a maintenant cinq ans et ne sait pas encore écrire, il nous dicte ses pensées au fur et à mesure. Pour rien au

monde, nos enfants ne voudraient manquer ce moment de silence. Ils estiment y avoir droit, mais bien sûr nous devons veiller à ce que cette expérience garde toute sa fraîcheur, quitte à l'arrêter si elle devient une routine. Ce qui jaillit dans ces moments de réflexion est toujours une leçon pour nous. Par exemple, notre fils aîné, qui redoute un déménagement envisagé pour l'année prochaine, y trouve de façon étonnante des motifs de confiance et de sérénité alors que dans la vie courante il semble plutôt se laisser gagner à ce sujet par la peur et le souci. Quant à notre cadet, il aligne en général très rapidement une série d'idées où l'élément désintéressé se mêle parfois à des désirs très immédiats. La glace convoitée ou le prochain plaisir en vue alterne avec la remarque altruiste. Nous constatons cependant en lui une nette tendance à penser constructivement à son frère ou à ses amis dans ces moments de silence. Et surtout il se crée dans ces instants-là un climat de confiance et de paix.

Nos fils s'intéressent d'ailleurs tout autant à connaître nos pensées qu'à l'énumération

des leurs. Il y a là une compétition éminemment sympathique.

Nous avons le sentiment que, pour nos fils, ces moments en commun peuvent devenir une pierre d'angle de leur vie d'adultes.

Un nouveau centre de gravité

On ne dira jamais assez aux enfants que Dieu les aime. On ne les aidera jamais assez à le comprendre par eux-mêmes. Ils auront envie, ainsi, d'écouter quelqu'un dont l'amour leur est garanti.

Nous constatons enfin que Dieu parle aux enfants par la Bible. La version pour enfants rédigée par Anne de Vries³ les passionne tous les deux. Notre aîné l'a déjà lue trois fois d'un bout à l'autre.

Nous avons peut-être donné l'impression, tout au long de cet article, de prendre pour vérité universelle la croyance en Dieu, ou de ne faire aucune distinction entre l'écoute de la conscience et la réceptivité à la volonté



Distinguer
entre
la bonne voix
et
la mauvaise...

divine. Il n'est peut-être pas nécessaire d'éluider ici ces questions. Nous sommes persuadés que l'écoute de la voix intérieure n'est pas réservée aux croyants ; elle est à la portée de tous et les adultes découvriront qu'elle pose beaucoup moins de problèmes à leurs enfants qu'elle n'en a peut-être suscités en eux.

Dans tout cela, l'important nous paraît être d'habituer les enfants à trouver un centre de gravité en eux-mêmes et non dans la dépendance à l'égard de leurs parents. C'est d'ailleurs la source même de toute démocratie. L'obéissance aux parents reste une nécessité, surtout dans la mesure où elle est une préparation à l'obéissance à Dieu. Nous souhaitons de tout notre cœur, pour nos enfants, que ce transfert d'obéissance intervienne le plus tôt possible car le moment vient rapidement où ils seront amenés à repenser par eux-mêmes ce que vaut l'éducation qu'ils auront reçue.

Jean-Jacques et Marie-Lise Odier.

¹ William V. Shannon, *New York Times Magazine*.

² *Tribune de Caux*, N° 68, juin 1977 : « Quand les élèves font la morale à l'inspecteur », par Philippe Lobstein.

³ Labor et Fides, Genève-Paris.

L'écoute,
une pierre d'angle
de leur vie d'adulte



Le récit qui suit a paru dans un recueil de témoignages Education for tomorrow's world (Education pour demain) mis au point par des enseignants scandinaves. Il concerne une expérience faite au Pays de Galles et illustre bien le thème de ces pages, cette fois sur le plan scolaire.

Il y a quelques années un instituteur se vit confier une classe d'enfants ayant un fort retard scolaire. Les élèves se montraient incapables d'apprendre et n'en avaient aucune envie. Leur attitude pouvait se résumer par celle d'une élève qui, invitée par l'instituteur à lire un texte murmura : « Non, Monsieur. — Pourquoi ? — Parce que je ne veux pas, Monsieur. »

L'instituteur, avec bon sens, se dit que s'il voulait voir se transformer les relations entre les élèves et lui, il devait faire lui-même le premier pas. Il devait donner l'exemple et adopter une nouvelle attitude qui permettrait aux facultés asphyxiées des enfants de se développer. Il résolut d'abandonner son rôle de dictateur et d'arbitre et, au même titre que ses élèves, se mit à l'école de l'obéissance à une nouvelle autorité.

Il leur proposa donc d'agir comme s'ils étaient un comité qui allait gouverner la classe avec lui. Toute question concernant la classe devait être soulevée, débattue, puis résolue

QUAND LA CLASSE SE MET A L'ÉCOUTE...

après un moment d'écoute. Les élèves se mirent d'accord assez rapidement sur la question de l'horaire. Puis ce fut le tour du règlement, qui fut écrit avec l'assentiment de chaque élève. Pour résoudre les problèmes que posent ceux qui ne respectaient pas le règlement, voici ce qu'ils firent : chaque élève reçut une « carte de privilège », avec l'accord du directeur qui la signait. Cette carte leur permettait d'entrer dans les bâtiments scolaires en-dehors des heures de classe. On retirait la carte aux contrevenants. Ce système se montra très efficace. Les élèves pris en faute proposaient eux-mêmes à l'approbation du comité de classe la durée de leur punition. La mauvaise conduite diminua de façon spectaculaire.

La classe fit de tels progrès que les professeurs de passage et les inspecteurs refusaient de croire que les élèves avaient eu au départ un important retard scolaire. Les enfants tenaient eux-mêmes leurs carnets de

notes à jour, qui étaient affichés de façon à servir de stimulants lorsque la qualité de travail de l'un ou l'autre baissait. L'instituteur a pris l'habitude de reconnaître ses erreurs et d'accepter les remarques, comme celle d'une élève qui s'offrit pour tenir son bureau en ordre !

L'incident le plus révélateur eut lieu lorsque le maître dut s'absenter quarante-huit heures. Le directeur décida, non sans un certain courage, qu'on laisserait les élèves seuls dans leur classe. Les jours précédents, les élèves tinrent de longs palabres, ponctués de moments de silence, avant de rassembler les idées des uns et des autres. Chaque élève prit une responsabilité précise et ils firent une répétition générale en présence de leur instituteur. Lorsque celui-ci revint deux jours après, le directeur lui dit combien l'expérience avait été satisfaisante. « J'ai jeté un coup d'œil dans la classe, mais ils travaillaient tous et ne m'accordèrent aucune attention. Me sentant un intrus, je suis reparti sur la pointe des pieds. A mon avis, je peux maintenant me passer de vos services, » conclut-il en riant.

Les élèves s'alarmèrent de cette possibilité et ils furent complètement rassurés quand leur maître leur expliqua que le but de toute l'éducation, après tout, est d'amener les élèves à se passer de leur professeur !

Est-ce l'homme qui doit changer le premier, ou le système ? Notre siècle aura montré combien ce débat est inutile. Le développement du capitalisme a prouvé de façon concluante la nécessité d'une transformation fondamentale des structures. Le développement du communisme prouve de la même façon qu'il ne suffit pas de changer les structures pour changer l'homme.

Dans cette perspective, il faut relever que la pensée de Marx n'était pas aussi unilatérale que celle de beaucoup de ses disciples. « La doctrine matérialiste selon laquelle l'homme est le produit des circonstances et de l'éducation, et que l'homme nouveau sera le produit de circonstances et de méthodes éducatives différentes, a-t-il écrit dans sa troisième *Thèse sur Feuerbach*, ne tient pas compte du fait que ce sont les hommes qui changent les circonstances et que c'est l'éducateur qui doit être éduqué. »

aussi de mauvaises structures. En faisant de l'intérêt le moteur du développement, le capitalisme provoque l'indifférence à l'encontre des moins favorisés. En mettant l'accent sur la rentabilité économique, il fait passer à l'arrière-plan les valeurs non matérielles. Notre course effrénée vers l'argent et le pouvoir aboutit inévitablement à la pollution de la planète et à l'épuisement de ses ressources.

Le capitalisme ne semble pas savoir se limiter. La formule selon laquelle tout *peut* et *doit* être produit et vendu enlève tout contenu moral à la notion de production. Technologie et profit deviennent des principes éthiques.

Pour maîtriser l'avenir, il nous faut des structures nouvelles qui protègent les faibles, assurent une distribution juste des biens et préserve notre planète, pour le bénéfice des générations à venir.

Des structures et des hommes

par Jens Wilhelmsen

Quant à Engels, il se plaignait de ce que certains de ses adeptes sous-estimaient le facteur humain. « Marx et moi-même sommes partiellement responsables du fait que nos jeunes, en voulant convaincre leurs adversaires du principe fondamental que ceux-ci rejetaient, mettent parfois trop l'accent sur le facteur économique, a-t-il écrit. Mais nous n'avons pas toujours eu le temps, ni l'occasion, d'aborder objectivement l'interaction de ces différents facteurs. »

De même que les disciples de Marx ont souvent ignoré le facteur humain, les disciples du Christ ont souvent ignoré les implications sociales de leur foi. « Ils pataugent dans les marécages sanglants de l'histoire en portant aux pieds les souliers vernis de leurs vertus personnelles », selon la formule d'un écrivain polonais. C'est parce que les chrétiens n'ont pas su appliquer le message du Christ à la réalité sociale que Marx et Engels ont dû se lancer à la recherche de solutions de rechange.

Il s'est produit depuis lors un réveil des responsabilités. De nombreux chrétiens se sont trouvés aux premières lignes de la bataille pour l'amélioration des conditions sociales. Mais certains d'entre eux ont changé de camp. « L'ennui, avec les chrétiens, m'a dit un dirigeant bien connu de la Nouvelle Gauche allemande, c'est qu'une fois qu'ils s'intéressent au marxisme, ils passent la mesure et deviennent stalinistes. Ils devraient pourtant savoir que leur foi chrétienne leur confère précisément une tâche essentielle à accomplir. »

Les erreurs du capitalisme, d'autre part, ne sont pas seulement le fait de fausses attitudes humaines, mais

Les structures ont toujours un effet sur le comportement humain. Il y a des structures qui encouragent la solidarité et l'esprit de charité et d'autres qui favorisent et utilisent l'égoïsme humain. Hélas, trop de gens se laissent décourager parce qu'ils surestiment ce phénomène.

Prenons l'exemple de la Scandinavie. Nous avons cru qu'un niveau de vie plus élevé et une plus grande justice sociale permettraient l'apparition de citoyens moins égoïstes et plus responsables. Mais dès que nous avons le ventre plein, nous avons cessé de nous intéresser à la création d'un monde meilleur pour tous. Nous nous sommes contentés d'objectifs plus restreints, plus confortables, privant ainsi nos jeunes de la possibilité de se donner à une tâche assez grande. Il en est résulté une forte augmentation de la criminalité juvénile et de l'usage de la drogue.

Le cœur du problème

En Europe de l'Est, il semble que l'on soit aux prises avec les mêmes problèmes. Quant à la révolution culturelle chinoise, elle demeurera sans aucun doute une des expériences les plus extraordinaires de l'histoire. En rappelant que les capitalistes n'ont pas le monopole de l'égoïsme, Mao Tsé-toung semble avoir été plus réaliste que les communistes occidentaux. Il est inconcevable qu'en envoyant les fonctionnaires et les intellectuels travailler la terre, il a aidé au développement de la solidarité entre différents groupes sociaux.

Reste à voir combien de temps durera cette forme de « désintéressement imposé » face à l'ingéniosité de l'homme qui sait si bien s'assurer une place confortable au détriment de ses concitoyens.

Selon la théorie communiste, la critique et l'autocritique devraient être le point de départ de tout changement durable dans la société. Peut-on vraiment tant attendre de cette méthode ? En effet, les critiques peuvent être une arme entre les mains d'une faction ou d'un individu voulant exercer le pouvoir personnel. L'autocritique, elle, peut être sincère et aboutir à un changement d'attitude. Elle se rapproche alors de ce que les chrétiens appellent conviction de péché. Mais elle peut aussi être une manœuvre tactique pour se tirer d'un mauvais pas.

C'est la nature humaine et la question de savoir si le mal lui est inhérent qui sont au cœur du problème. Lorsque Mao a dit que la lutte entre la vérité et le mensonge durerait éternellement, même dans une société sans classe, n'était-ce pas ce qu'il voulait exprimer ? En dernière analyse, pour être réaliste sur la nature humaine, il faut être réaliste sur son propre compte. Dans mon cas personnel j'ai toujours fortement désiré occuper les premières places, être honoré de tous. Cela a dû rendre la vie très difficile à mes collègues. Je peux toujours mettre ces « bavures » sur le compte de mon éducation au sein de la société capitaliste. Pourtant, je crois que les racines en sont bien plus profondes.

« Nous aussi, nous sommes des démons, écrit Max Horkheimer, un des philosophes de l'école de Francfort. Un mal intrinsèque domine toute créature vivante à la surface du globe. Quoi qu'il arrive, nous ne pouvons nous plaindre. Confortablement installés dans nos fauteuils, nous mangeons et nous discutons tout en sachant que l'enfer est proche. »

Quel contraste avec Trotsky qui écrivait, alors qu'il était encore tout jeune : « Tant que je respirerai, je me battrai pour l'avenir, l'avenir glorieux qui verra l'homme, fort et beau, maîtriser le torrent de l'histoire et le diriger vers l'horizon sans fin de la beauté, de la joie et du bonheur. »

Le mal est une réalité dure à accepter. Pourtant, notre monde l'a abondamment vu à l'œuvre. Nous croyons à l'éducation et à l'intelligence. Mais une des nations les plus éclairées et les plus richement douées qui soient est devenue la proie de la folie nazie. La révolution russe a fait surgir l'espoir chez des millions d'êtres. Mais elle a suscité en Staline un homme assoiffé de pouvoir, soupçonneux, paranoïaque. « La confiance, c'est bien, la domination, c'est mieux », tel était un de ses slogans.

Il y a des gens qui disent qu'ils se préoccupent du changement de l'homme après que le nouveau système aura été instauré. Ils craignent que des valeurs morales ne soient un obstacle à la lutte révolutionnaire finale, que le changement ne fasse de vous un homme moins militant, plus tolérant à l'injustice.

Or, il n'en va pas ainsi, à en juger d'après l'expérience de nombreux combattants de la liberté — par exemple celle des résistants norvégiens durant l'occu-

pation allemande —, celle aussi de syndicalistes et militants politiques. Au contraire : d'une part, l'homme qui tolère en lui la malhonnêteté, les conflits avec ses camarades révolutionnaires et le gaspillage de ses énergies, est à coup sûr moins efficace dans la poursuite de ses objectifs. D'autre part un homme dont la vie est conforme aux idéaux qu'il exprime entraînera d'autres dans son sillage. Enfin, des valeurs qui sont restées intactes durant une période de luttes ont plus de chance de survivre après la victoire.

L'alternative

On aime dire que le révolutionnaire d'aujourd'hui est le réactionnaire de demain. C'est vrai que le pouvoir corrompt. C'est pour cela qu'il ne faut pas retarder la bataille pour l'intégrité personnelle, qui sera la pierre d'angle de la nouvelle société.

Lorsqu'un homme fait courageusement face au mal qui est en lui, sa volonté de s'attaquer aux maux sociaux est renforcée. Dans cette perspective, un changement de mobiles et d'attitudes permet souvent le déclenchement des changements de structures qui s'imposent. On pourrait citer de nombreux exemples : comprenant qu'il avait fait passer le profit avant les hommes, un industriel français se bat pour la stabilisation des prix de la fibre de jute, au bénéfice des agriculteurs indiens et pakistanais. Des dockers de Rio de Janeiro, farouches ennemis, prennent conscience du mal que font aux ouvriers leurs rivalités inter-syndicales et leur corruption ; ils unissent leurs efforts et créent un syndicat unique et puissant. Sentant la nécessité de mettre fin à la direction unilatérale de son entreprise, un fabricant allemand d'objets en matière plastique instaure dans son affaire un modèle de participation du personnel qui va bien plus loin que ce que demande la loi. Remettant en ordre ses relations avec un ennemi politique, un parlementaire italien aide à l'établissement d'un front uni des populations germanophones du Sud-Tyrol, leur assurant par là des droits nouveaux.

« Lorsque les hommes changent, les structures de la société changent. Lorsque les structures de la société changent, les hommes changent. Les deux sont nécessaires, les deux vont de pair », a dit Hans Böckler, l'ancien président de la Fédération des syndicats allemands. Il serait inimaginable de n'envisager qu'un des termes de cette alternative, d'autant plus que la situation est urgente et que l'on doit faire appel à toutes les initiatives et à toutes les énergies pour vaincre les problèmes qui nous assaillent.

Si ces deux éléments vont de pair, une force énorme est libérée. Alors, chez l'homme, la désillusion cède la place à l'espoir.

* Extrait d'un chapitre du livre *Man and Structures* (Grosvenor Books, Londres), du Norvégien Jens Wilhelmsen.

Un aperçu des sessions spéciales

Parallèlement aux trois stages de jeunes qui se sont déroulés successivement à Caux durant les premières semaines de l'été, eurent lieu plusieurs sessions spécialisées. Nous avons rendu compte dans notre dernier numéro des journées consacrées aux conditions du dialogue nord-sud. Celle-ci fut suivie de deux rencontres simultanées, l'une organisée par un groupe d'artistes de toutes disciplines (peintres, musiciens, acteurs et auteurs dramatiques), dont le travail a fourni aux participants un riche apport culturel sous la forme d'expositions, de concerts et de soirées théâtrales, l'autre consacrée à l'éduca-

tion. Il s'agissait de l'éducation au sens le plus large du terme, puisque cette session concernait, selon un des organisateurs « tous ceux qui y sont liés, de façon passive ou active ».

En séance plénière ou en discussions de groupes, les participants (professeurs et instituteurs, parents, élèves et étudiants) s'efforcèrent de rester dans le concret des expériences vécues dans la salle de classe, entre collègues ou au syndicat. Assistaient à cette session des responsables de l'Education des bantoustans d'Afrique du Sud et d'autres pays du tiers monde.

La première semaine d'août, après la célébration de la fête nationale suisse, fut prise en charge par un groupe de syndicalistes suédois, britanniques, suisses et français et consacrée à l'étude des implications pratiques, pour l'homme de la base, des principes démocratiques.

Nous reproduisons ci-dessous deux déclarations faites par les animateurs de ces sessions, l'une du professeur W. Stauffacher, qui enseigne la littérature allemande à l'Université de Lausanne, et l'autre de John Söderlund, permanent syndical suédois.

L'avenir des autres

L'éducation a toujours une dimension d'avenir. On éduque en vue de quelque chose qui n'est pas encore. Sans avenir, l'éducation perd son sens. Mais quel avenir ?



Souvent l'éducateur en a une vision très limitée et négative. C'est une menace qu'on fait peser sur ceux qu'on éduque : « Tu verras quand papa sera là ! » — « Nous nous rencontrerons à l'examen ! » — « Tu ne réussiras jamais ! » Ou alors c'est une vision purement égoïste d'une carrière personnelle : « Quand tu seras à l'école, quand tu seras à l'université, quand tu seras dans le sérieux de la vie, quand tu devras faire tes preuves, quand tu seras père de famille, ou mère de famille... »

L'avenir, ici, est question de réussite ou d'échec personnel. Mais l'avenir véritable, c'est encore autre chose.

Dans l'avenir, il y a un élément de destinée. Il y a en français deux mots très proches l'un de l'autre : destin et destinée. Le destin, c'est quelque chose d'extérieur à nous, le plus souvent, un malheur qui nous frappe.

C'est la collision d'un germe de vie individuel avec un monde hostile, impassible, avec la société, les éléments, l'histoire. La destinée, c'est tout autre chose : c'est un échange entre l'intérieur et l'extérieur. Il y a l'idée d'un plan ; nous sommes ici pour quelque chose, le monde nous attend. Nous insérons notre vie personnelle dans la vie des autres. L'avenir, ce n'est pas essentiellement mon avenir, c'est l'avenir des autres, l'avenir de ceux qui nous sont proches, notre famille,

notre peuple, mais aussi l'avenir de tous les autres, ceux que nous ne connaissons pas.

Lors d'un récent voyage en Australie et en Nouvelle-Zélande, j'ai fait un véritable apprentissage. J'ai appris que le sens d'une mission individuelle et nationale est essentiel à la vie d'un individu ou d'un peuple. Un peuple, comme un individu, trouve son identité véritable quand il a découvert pour quoi il est là, lui, l'être unique. C'est dans cette perspective, celle de l'avenir du monde entier, que nous avons placé cette session spéciale sur l'Education.

Werner Stauffacher.

NORD-SUD



M. Paul Berthoud, directeur de la division des relations extérieures de la CNUCED¹, a fait à Caux, le 3 août, une conférence sur « les données essentielles des rapports Nord-Sud ». Par le nombre de questions qui l'ont suivie, celle-ci a manifestement suscité le plus vif intérêt.

Brossant à grands traits les différents aspects politiques, économiques et sociaux du problème, il a déclaré qu'il s'agissait en fait de protéger aujourd'hui le partenaire le plus faible au sein du circuit économique interna-

tional, comme il avait fallu protéger le plus faible dans les pays industrialisés durant la première moitié du siècle.

« On ne peut plus rester indifférent au sort des plus pauvres, a continué M. Berthoud, car ce ne sont pas les puissants qui menacent la stabilité du monde, mais ceux qui peuvent être tentés de jeter à bas un système qui les défavorise. »

Evoquant ce qu'il appelle « le problème crucial » des motivations susceptibles de faire prendre conscience aux peuples d'Occident de l'acuité du problème, il a souligné le rôle des motivations morales qu'il définit comme « l'effort pour faire triompher une vision du monde capable de susciter parmi les peuples un vrai sens de responsabilité ».

« Il n'en faut pas moins reconnaître le rôle de l'intérêt bien compris », conclut M. Berthoud, citant le cas du Canada, lequel importe des Etats-Unis plus de produits que l'ensemble des pays d'Amérique latine. « Ce qui donne à penser aux avantages incroyables que représenterait pour les Etats-Unis l'existence, au sud de leurs frontières, d'un ensemble de 300 millions de consommateurs au lieu des masses pauvres qui y vivent aujourd'hui. »

¹ Conférence des Nations Unies pour le commerce et le développement.

Pour les simples citoyens

Comment chaque être humain, même s'il n'est ni célèbre ni influent, peut-il contribuer à l'avènement d'un nouvel ordre mondial? En d'autres termes, que peut faire celui qui se dit simple citoyen pour que la démocratie survive et gagne du terrain dans le monde? Car la démocratie est à mes yeux la forme la plus évoluée des relations humaines: elle permet à l'individu qui suit sa conscience de donner bien davantage à la société que ne pourrait l'exiger de lui n'importe quel dictateur.

Ces questions me préoccupent depuis de longues années. C'est la raison pour laquelle mes amis et moi avons convoqué une session spéciale de la conférence de Caux, consacrée à ce sujet. Venus de tous les horizons, nous étions plusieurs centaines à passer ainsi une semaine ensemble.

Malgré le fait que le nombre des dictatures augmente sans cesse à la surface du globe, je suis convaincu que le simple citoyen a, plus que jamais auparavant, un rôle essentiel à tenir dans la vie de la société. Aussi est-il important de l'aider à définir ce rôle et à faire entendre sa voix.

Ma conviction a été renforcée par une déclaration que j'ai entendue il y a un an à la conférence annuelle de l'Organisation internationale du Travail, à Genève, selon laquelle on devrait parvenir à produire suffisamment de matières premières dans le



monde pour fournir à chaque homme nourriture et logement et pour subvenir à tous ses besoins dans la mesure — et c'est là l'important — où nous le voulons, c'est-à-dire dans la mesure où nous fournissons les efforts nécessaires. A nouveau, c'est de chacun de nous que cela dépend.

Stages de jeunes
à Caux :
des Scandinaves
s'entretiennent avec
la journaliste
norvégienne
Eva Riise Hanssen



Nourrir les millions d'êtres qui vivent sur notre planète est une tâche si énorme qu'elle ne saurait être entreprise par un seul groupe, une seule classe sociale, une seule communauté raciale. Il faut un engagement de tous. Pour cette raison, le travail d'équipe est la pierre d'angle de la démocratie. Ce qui nous a amenés à beaucoup parler, lors de nos échanges, du travail d'équipe en famille, à l'usine ou au bureau, enfin entre pays.

Comme il a fallu se mettre au travail à la cuisine et dans le reste de la maison, pour faire marcher le centre de Caux, nous y avons trouvé un champ d'application immédiat. Chacun a pu mettre la main à la pâte, apprendre à faire équipe, à prendre soin des autres.

Beaucoup d'entre nous n'ont guère le courage de prendre la parole devant un vaste public. Aussi, les discussions de groupes ont-elles été d'une grande aide pour que chacun exprime ce qui lui tient le plus à cœur. Les exemples vécus se retiennent mieux que les théories, de sorte que nous avons surtout procédé à des échanges d'expériences. C'est comme cela que l'on peut le mieux s'aider les uns les autres.

Ce qui m'a le plus encouragé lors de cette session, c'est de voir le grand nombre de gens qui ont accepté une nouvelle exigence: celle de se donner à une tâche qui les dépasse.

John Söderlund.

Une question de fonds

En janvier 1977, un ménage québécois, Jocelyne et François Duchesne, décident de participer à la session industrielle qui a lieu en septembre à Caux. M. Duchesne, ouvrier à l'usine d'aluminium d'Alma, vient de vivre six mois de grève, pendant lesquels les seules ressources pour faire vivre sa femme et leur bébé, sont les 50 dollars hebdomadaires alloués par le syndicat. Pour mettre leur projet à exécution, il faut 1160 dollars, soit 5800 francs français pour le seul voyage.

Pour commencer, François Duchesne, grand fumeur, renonce au tabac, réalisant une économie d'un dollar par jour, soit à la date de leur départ 225 dollars. A cela, ils ajoutent les allocations familiales, les dons de leurs amis et l'équivalent du salaire d'une semaine de travail.

Dans leur région, tous ceux qui mettent en pratique les idées du Réarmement moral organisent une tombola pour soutenir leur initiative: ils achètent deux lots (deux bicyclettes à dix vitesses) et font imprimer des billets. Pour les vendre, François frappe à toutes les portes de l'unique rue de son village. « C'est ce qui m'a demandé le plus de courage. » En effet, les voisins connaissaient son penchant pour la bois-

son. « J'avais peur de ce qu'ils penseraient de moi. » Maintenant sobre, il leur raconte les changements survenus dans sa vie, et ce que signifient les mots *Réarmement moral* que portent les billets. Tous lui en achètent; son père et son frère en prennent chacun pour 20 dollars.

Au cours d'une méditation matinale, François écrit: « Continue à faire confiance à la Vierge Marie. Prie-la d'intercéder auprès de Jésus pour qu'Il t'accorde son appui. » Il ajoute entre parenthèses « financier ». Quinze jours plus tard le tirage de la tombola rapporte 235 dollars. Le lendemain, Jocelyne et François apprennent que le billet de Loterie Nationale acheté quelque temps auparavant leur rapporte 1000 dollars. Pour eux, c'est un signe de Dieu.

Ils confient leur petit garçon d'un an à leur famille, et arrivent à Caux. « Nous avons d'abord pris la décision d'y aller. Ensuite il faut avoir la foi, ne pas *bargainer* (marchander) avec Dieu. Si *on tient la ficelle* (si on ne Lui fait pas totalement confiance) Il ne peut agir. Nous apprenons ici la pratique du moment de silence, et du travail en équipe avec des gens d'autres pays. »
E. S.

Allemagne, qui es-tu ?

Le 24 juillet dernier, on a pu assister au théâtre de Caux à une soirée aussi originale que prenante. La pièce, *L'Allemagne par exemple*, montée par une cinquantaine d'Allemands venus pour l'occasion, aborde avec audace la question brûlante du passé allemand et de l'identité nationale que nos voisins d'outre-Rhin ont tant de mal à définir. Car les auteurs, Heinz et Gisela Krieg, sont assez âgés pour savoir que l'identité d'une personne ou d'un peuple est intimement liée à la compréhension du passé individuel et collectif, assez jeunes pour savoir combien les générations nées après 1950 ont besoin de connaître, d'accepter leur identité et, par là, leur destinée.

« Il y a des patries difficiles : l'Allemagne est l'une d'entre elles », a dit Gustav Heine mann, ancien président de la République fédérale. Les auteurs de *L'Allemagne par exemple* ne se font pas d'illusion. Connaissant le reste du monde, ils savent ce que l'on y pense des Allemands. C'est pourquoi leur pièce commence par une évocation de l'idée que les étrangers se font de l'Allemagne (à ce moment-là, ils ne font d'ailleurs pas de distinction entre l'Est et l'Ouest). Ainsi ce couple de touristes arrivant sur une plage méditerranéenne et bavardant avec un pêcheur : ils ne comprennent pas que celui-ci puisse jouir de la vie sans se tuer au travail et sans accumuler des masses d'argent pour se payer ensuite... des vacances luxueuses. L'on voit aussi apparaître, sur une espèce de manège, les personnages les plus typiques de la tradition allemande : le fou du travail, le militaire, le fonctionnaire soumis, la ménagère armée de son plumeau, la consommatrice qui se gave de crème fouettée pour combler le vide intérieur de sa vie, etc. Ils font ainsi passer bien des vérités jusqu'au moment où, jetant bas leurs masques, ils constatent que, pour définir leur destinée future, il leur faut aussi interroger leur passé.

Suivent alors plusieurs évocations historiques où alternent l'émotion et l'humour et où l'on voit d'humbles Allemands qui, au cours des siècles, en suivant leur conscience ou le droit fil de leur foi, ont sauvé des situations désespérées, rétabli le droit et la justice, fait entendre un témoignage vital à l'heure de la dictature ou de la guerre. Le spectateur voit alors défiler sur la scène une série de personnages, depuis les femmes de Weinberg qui, autorisées à sortir de leur ville assiégée « avec ce qu'elles ont de plus pré-

Quand
le masque sera
tombé :
un regard
honnête
sur l'Allemagne



cieux », franchissent le pont-levis leurs maris sur le dos, jusqu'à la figure imposante de Dietrich Bonhoeffer, disant le poignant poème qu'il avait écrit peu avant son exécution dans un camp hitlérien : « Qui suis-je ? »

Que des Allemands rient d'eux-mêmes et se plongent dans leur passé, du plus ancien au plus récent, pour en tirer les leçons nécessaires, cela est un gage d'espoir pour le pays en même temps qu'un défi pour chacun. Prendre conscience des défauts de son peuple et des erreurs commises en son nom est une démarche indispensable à celui qui veut réorienter le cours des événements.

« Les Allemands ont toujours tort, écrivait Marcel Lucbert dans *Le Monde* du 23 août dernier. Qu'ils se désintéressent de leur

passé récent, et les voilà taxés d'indifférence coupable envers les crimes du III^e Reich. Qu'ils se pressent au contraire aux portes d'une salle de cinéma affichant un film sur Hitler, et les voici soupçonnés, accusés, avant plus ample examen, de céder une fois de plus à leurs démons familiers. »

Les cinquante Allemands réunis à Caux ont su sortir de ce dilemme, raviver l'amour de l'Allemagne chez leurs voisins et amis et prouver au reste du monde qu'il n'y a pas de raison d'être prisonnier du passé. Le problème de l'identité et de la destinée nationales est soluble. Ce qu'ils ont vécu entre eux et avec le public de Caux pourra rejaillir sur toute leur nation. On en reparlera...

Philippe Lasserre.

Autres créations de l'été



— Un court métrage réalisé par David Chaner sur la rencontre internationale du Réarmement moral qui s'est tenue à Londres au début de juin à l'occasion du jubilé de la Reine. Un découpage habile et rapide permet de saisir les temps forts de cette conférence : syndicalistes anglais qui se battent pour une concertation véritable dans l'industrie ; jeunes qui disent non au matérialisme ; Irlandais du nord et Rhodésiens qui tentent de voir clair dans les événements. Ce film est disponible dans sa version anglaise.

— Les Danois ont présenté sur la scène des épisodes marquants de leur histoire. Un espoir pour l'avenir, inspiré par le courage des ancêtres.

— Sous la direction de John Amata, acteur

principal du film *Liberté*, des Africains de l'est, de l'ouest et du sud ont mimé, chanté et dansé leur foi et leurs aspirations (notre photo). Symbole central du spectacle : quatre bâtons, représentant les critères moraux proposés par le Réarmement moral, passant comme un relais d'un homme à l'autre.

— Soirée rafraîchissante que celle présentée par un groupe de Hollandais : dans un montage audio-visuel intitulé *La Famille, repli ou rayonnement ?*, différents couples relatent les expériences qu'ils ont faites en ménage et avec leurs enfants. Grâce à des diapositives vivantes et originales, et des témoignages enregistrés de façon très spontanée, ils ont su faire sentir à leur public que la vie de famille vaut la peine d'être vécue.

Sri Lanka

Le nouveau gouvernement saura-t-il résoudre le grave problème des minorités ?

Dès le IV^e siècle de notre ère, les Tamouls du sud de l'Inde ont posé un problème aux Cinghalais. Aux cours des siècles, ils sont parvenus, par des invasions successives, à s'établir fermement dans le nord de l'île. A l'époque coloniale britannique, le phénomène fut encore aggravé par d'importants transferts de main-d'œuvre de l'Inde du sud pour les besoins des plantations de thé des Anglais. Ainsi, dès son indépendance, Ceylan, aujourd'hui Sri Lanka, cherche en vain une solution à ce grave problème de minorité qui menace la stabilité du pays. En effet, l'opposition entre Tamouls et Cinghalais est à la fois linguistique, raciale et religieuse.

Le mois dernier, à peine installé comme premier ministre, M. J. R. Jayewardene a été confronté avec une vague de manifestations antitamoules d'une violence sans précédent.



Le nouveau premier ministre de Sri Lanka, J. R. Jayewardene.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, plus de trente mille réfugiés tamouls ont déjà demandé la protection des autorités ; plus de 3000 personnes ont été arrêtées, dont l'ancien ministre des Affaires religieuses, et l'on déplore plus de 150 morts. Pour la première fois, le gouvernement indien a fait part de sa « préoccupation » au sujet d'événements intérieurs au Sri Lanka, cependant qu'une grève de solidarité de 24 heures paralysait la ville indienne de Madras.

Le parallèle entre l'Inde et Sri Lanka n'est pas sans intérêt. Après une période de contrôles renforcés, de censure de la presse, de restrictions des libertés civiques imposées par deux femmes premiers ministres, les deux pays ont choisi le retour à la voie démocratique en confiant le pouvoir à deux vétérans de la lutte pour l'indépendance : M. Desai en Inde, et M. Jayewardene à Sri Lanka.

« Pour la première fois, nous écrit notre correspondant à Colombo à propos des élections du 21 juillet, M^{me} Bandaranaike s'est présentée aux élections sans le soutien de la gauche trotskyste et moscovite, qu'elle avait écartée de son gouvernement en août 1975, à la suite d'une sanglante rébellion estudiantine. Pendant son septennat, elle avait notamment imposé un plafond à la propriété foncière, la limitant à 20 hectares par adulte, le reste étant confié à des corporations gouvernementales où la corruption devint générale.

» Pour M. Jayewardene, le plus grand besoin du pays est l'honnêteté. Son manifeste électoral affirme entre autres : « Quand les hommes changent, les structures changent. Quand les structures changent, les hommes changent. Les deux sont nécessaires et les deux vont de pair... Nous visons à aider l'homme à changer de comportement, à trouver une place dans la société qui ne lui soit pas donnée ou assignée par l'Etat, mais qui lui permette de travailler pour le bien de tous... Nous croyons que toutes les religions ont contribué à la création des règles morales des nations civilisées. C'est aux élus du peuple de montrer l'exemple du lien qui doit

nécessairement exister entre l'idéal et la conduite de la vie ; il en va de leur crédibilité. »

Dans son premier discours devant le nouveau parlement, M. Jayewardene avait déclaré que sa tâche principale consisterait à résoudre le problème des minorités. Il a annoncé la convocation d'une conférence nationale réunissant toutes les parties en cause, afin de poser les fondements d'un fédéralisme resté jusqu'ici à l'état de théorie, quand il n'était pas en proie au fanatisme de certains milieux bouddhistes.

Il est facile aujourd'hui de rejeter la responsabilité des événements sur l'ancien premier ministre, qui avait envoyé de nombreuses personnes de la partie cinghalaise de l'île travailler au nord, dans la partie tamoul. M. Jayewardene n'est pas homme à se livrer à ce jeu dangereux. Connu pour son ascétisme et son intégrité, il a promis de respecter les droits de tous, mais il a également promis de ne pas hésiter si la constitution et les lois étaient menacées. Sa fermeté et son courage sont aujourd'hui mis à rude épreuve. Mais la démocratie est restaurée et l'espoir est revenu.

Paul-Emile Dentan.

Rajmohan Gandhi à Madrid

Après son séjour à Caux et avant de regagner son pays, M. Rajmohan Gandhi, éditorialiste de l'hebdomadaire *Himmat*, de Bombay, a séjourné brièvement à Madrid. « Nous n'avons eu que deux ans de dictature ; vous en avez eu quarante. Votre expérience m'intéresse donc », devait-il dire à chacun de ses interlocuteurs. Parmi ceux-ci, des membres du secrétariat des deux grandes centrales syndicales, les *Commissions ouvrières*, d'orientation communiste, et l'U.G.T., socialiste. M. Gandhi s'entretint également avec quelques-uns de ses collègues journalistes espagnols, notamment à la rédaction de *El Pais*, le quotidien indépendant fondé après la mort de Franco et à celle de *Cambio 16*, l'hebdomadaire le plus lu d'Espagne.

Lors de chacun de ses entretiens, deux questions firent l'objet des conversations : « comment renforcer la démocratie » et « comment éviter le retour d'une dictature, de droite ou de gauche ». M. Gandhi ne manqua pas non plus de noter l'importance qu'apportaient ses interlocuteurs à la situation économique du peuple espagnol, dont pourrait bien dépendre l'avenir de la démocratie naissante.

En mission dans les universités allemandes

« Vus de l'extérieur, les étudiants font peur. Ils impressionnent les bourgeois par leurs manifestations. Mais il suffit de s'entretenir avec quatre ou cinq d'entre eux pour découvrir quelle misère cela cache. Ils sont en fait totalement désorientés. Ils ne savent plus ce qui est bien et ce qui est mal, ni à quelle philosophie se vouer. »

L'homme qui s'exprime ainsi, le jeune théologien Michael Herwig, sait de quoi il parle. Son travail de secrétaire itinérant de la *Mission étudiante allemande*, une association protestante indépendante, le met en contact constant avec les étudiants de six grandes universités du nord du pays : Göttingen, Braunschweig, Hanovre, Kiel, Hambourg, Berlin. Voyageant sans cesse d'une ville à l'autre, il est chargé du soutien et de la coordination des groupes d'étudiants chrétiens de ces différents centres universitaires.

« Le climat des universités allemandes s'est complètement transformé au cours des dernières dix années, explique-t-il. En 1967-1968, c'était l'apogée de la révolution étudiante : on était idéaliste, on s'engageait à fond pour la justice dans le monde. Maintenant, c'est le creux de la vague. Les étudiants sont totalement égocentriques. Les problèmes à résoudre sont d'une autre nature : financement des études, opposition à la réforme de l'enseignement supérieur, relèvement du niveau des examens, peur du chômage. Les pressions auxquelles sont soumis les étudiants sont si énormes que la vie à l'université, comme la perspective de la vie active, sont considérées comme un cauchemar. Les étudiants vivent en état de rupture avec la société. Mon travail m'amène à organiser des réunions, à faire des exposés dans les amphithéâtres, à tenir des débats autour du sujet de mon livre¹. Mais 70 % de mon temps est consacré au travail person-

nel auprès des étudiants. C'est là que je me sens le plus à l'aise.

» Lorsque les étudiants viennent me voir, je me heurte toujours aux mêmes problèmes : d'abord la pression des examens qui, pour la moitié d'entre eux, est un problème psychologique. Il faut les aider à ne pas céder au chantage à l'examen dont ils sont les victimes. Or, la tentation est forte : pour un dixième de point de moins au bachot, un garçon risque d'attendre cinq ans avant de commencer ses études de médecine !

Le verre d'eau et la source

» Le deuxième problème touche à une corde très sensible : le besoin d'affection. Nous avons affaire à une génération dont

l'équilibre intérieur est très menacé. Ne se sentant ni aimés ni acceptés, les étudiants ont recours à tous les subterfuges imaginables : la course au succès, les voyages, l'argent, les liaisons en tous genres où l'on utilise l'autre pour combler le vide qui est en soi. Le partenaire est alors interchangeable. On le laisse tomber quand on n'en a plus besoin.

» Je touche au fond du problème quand un étudiant me dit : « Je n'arrive pas à vivre seul. » S'il vit avec quelqu'un d'autre, le dilemme n'est pas pour autant résolu, car les fondations sont branlantes. Pour les aider, il faut leur faire sentir que l'amour de Dieu est réel, que cet amour peut leur suffire ; qu'ils ont une tâche à accomplir, indépendamment de l'affection humaine qu'ils reçoivent ou ne reçoivent pas ; que sans cet amour ils sont livrés pieds et poings liés aux tentations, aux difficultés, aux illusions de la société moderne. C'est là qu'est mon combat principal. »

Le troisième problème auquel se heurte notre interlocuteur est celui du choix des études, derrière lequel se profile celui du sens à donner à toute une vie. Tel garçon opte pour une matière dont il découvre au bout de deux ans qu'elle ne va pas combler son existence. Tel autre étudie les mathématiques, puis fait une expérience religieuse qui réoriente sa vie. Il ne veut plus passer huit heures par jour à faire des mathématiques. Dans ce domaine, Herwig a beaucoup à faire pour aider les étudiants à prendre la bonne



¹ *Herrschaft Gottes, Freiheit des Menschen* (Le Royaume de Dieu, la liberté de l'homme), tirage à part diffusé par les Editions de Caux ; prix FS 5.—

décision et surtout à choisir un but de vie satisfaisant.

« Chaque fois que j'ai un entretien en profondeur avec un étudiant, et après qu'il a tout dit et que j'ai tout dit, c'est le moment de silence qui conduit à une certitude intérieure. Si je lui donne un conseil, il reviendra au bout de quelques jours pour que je lui en donne un autre et, aussitôt que j'aurai quitté la ville, il sera désemparé. C'est pourquoi il ne faut pas lui donner un verre d'eau, mais le faire accéder à sa source intérieure propre. La plupart des étudiants attendent tout de moi comme si j'étais leur vache à lait. Si je leur dis : « Je ne sais pas, cherchons ensemble en silence », des pensées claires viennent, à eux comme à moi. Les conseils se discutent, mais c'est la certitude née dans la réflexion silencieuse qui permet à chacun de mener à bien son combat.

« Je dois toujours viser à aller assez profond. Plus que de combler un vide, il s'agit d'aider des êtres humains à se mettre à la disposition du plan divin pour le monde. Lorsqu'un étudiant vient me dire qu'il ne sait pas quelles études il doit faire, je n'ai pas de réponse automatique à lui donner. Ces questions professionnelles sont pour moi les plus difficiles parce que tant de choses en dépendent et que je ne peux pas décider pour autrui. Mais cela me donne l'occasion d'aller plus loin.

« Un jour, une jeune fille est venue me consulter pour ses études. Je lui ai dit : « Tu devrais peut-être commencer par donner toute ta vie à Dieu, tes études, tout ce que tu fais. » Cela lui a donné un choc. Elle est allé faire une promenade de deux heures, à la suite de quoi elle a pris cette décision fondamentale. »

Le test décisif

L'importance du silence et du choix de vie, voilà ce que Herwig dit avoir appris d'essentiel avec le Réarmement moral, auquel il a consacré plusieurs années avant de prendre son poste actuel. Quand il voit venir vers lui un garçon ou une fille qui lui dit : « Maintenant que j'ai fréquenté votre groupe

un certain temps, je voudrais devenir chrétien à part entière », il n'a pas peur de les interpeller : « Sais-tu vraiment ce que cela implique ? Es-tu prêt à ne plus vivre pour toi-même ? A renoncer aux idées personnelles que tu peux avoir pour tes vacances, tes études, ton mariage, ton métier ? A tout laisser tomber et à te mettre à la disposition de Dieu ? » — « C'est là le test décisif, ajoute Herwig. S'ils reviennent, c'est le signe que quelque chose de solide a été construit. » Ainsi se créent dans chaque ville universitaire dont il a la charge des cellules d'étudiants pleinement engagés.

Bien que le plus clair de son travail se fasse dans les milieux chrétiens, Herwig est aussi en contact constant avec des non-chrétiens.

Un combat sur deux fronts

L'hiver dernier, lorsqu'il a dû être hospitalisé à la suite d'un accident de ski, il a eu pendant plusieurs semaines un compagnon de chambre qui lui paraissait totalement inaccessible. « C'était un vrai play-boy, raconte-t-il, qui voulait pourtant devenir président de la Cour constitutionnelle d'Allemagne fédérale. La première semaine, je ne suis pas arrivé à avoir le contact. J'imaginai ce qu'il pouvait penser de moi : un militant chrétien... Soudain, nous avons parlé des choses qui comptent : si l'anesthésie échouait, si on se réveillait avec une jambe en moins... Après notre sortie d'hôpital, nous nous sommes retrouvés dans un bon restaurant. Il adorait faire bombance et cela a pas mal grevé mon modeste budget ! Un mois plus tard, il me téléphone : il était de nouveau à l'hôpital, cette fois-ci à cause d'un accident bien plus grave. Il fallait que je vienne le voir. « Je me pose des tas de questions, me dit-il, je ne sais pas quel sens donner à ma vie. » Nous avons parlé. Quand je l'ai revu, j'ai constaté qu'il ne vivait plus pour lui-même. »

Pour Herwig, il s'agit de mener un combat sur deux fronts : « D'un côté, explique-t-il, il y a les « bons chrétiens », ceux qui pensent que le monde court à sa perte, qu'on arrivera tout juste à sauver quelques individus. Il faut leur faire comprendre qu'il s'agit avant tout de ce monde-ci et qu'on nous demandera un jour des comptes sur ce que nous avons fait pour ceux qui souffrent, qui ont faim, qui n'ont pas ce qu'il leur faut. Certains étudiants résistent à l'idée d'aborder nos discussions sous cet angle. Mais il faut se battre, sinon on perd le contact avec ceux

qui veulent, eux, s'attaquer aux vrais problèmes.

« Car il y a le deuxième front, celui de ceux qui veulent passer à l'action, mais qui n'ont aucune base spirituelle. Leurs méthodes se rapprochent de celles des marxistes : ils veulent organiser des grèves, provoquer des confrontations. Là, il faut se battre pour qu'ils acquièrent une autre dimension.

» Cette division, on la retrouve dans toute l'Allemagne. D'un côté les « pieux », qui refusent de prendre des responsabilités ; de l'autre les activistes, qui prennent des responsabilités, mais qui ne sont pas conséquents avec eux-mêmes et qui ne disposent d'aucune base spirituelle. Il faut trouver la troisième voie, celle qui rend les uns plus responsables et qui met les autres en contact avec Dieu.

» Ce qui compte le plus à mes yeux, c'est l'avenir. Quel qu'ait été le passé, ce n'est que pour l'avenir qu'on peut prendre des décisions. Ceci à condition que nous ayons des valeurs absolues comme fondement de nos mobiles. Si nos décisions ne sont pas prises avec cette rigueur, on retombe dans le marécage où vivent tant de gens. On se nourrit d'illusions.

» Je dois souvent dire aux étudiants : « Vous ne faites que la moitié du parcours. Vous voulez bien accepter ce que Dieu fait pour vous, mais pas davantage. Vous oubliez que le Christ est ressuscité ; que, pour l'imiter, vous devez renoncer à vous-même et adopter des critères moraux bien précis. » Je suis alors étonné de voir avec quelle rapidité ils comprennent. »

« Quand on connaît Bombay et Soweto »

Un séjour en Inde, plusieurs voyages en Afrique, notamment en Afrique australe, ont donné à Michael Herwig une vision mondiale des problèmes qui lui permet d'aider les étudiants à s'élever au-dessus de leurs intérêts personnels. « Quand on a parcouru les rues de Bombay ou de Soweto, commente-t-il, on ne peut plus vivre comme avant. Et c'est en Afrique que j'ai connu mon chemin de Damas, que j'ai renoncé à toute ambition personnelle, que je me suis senti prêt à faire n'importe quoi pour le royaume de Dieu. C'est alors que sont venues et la paix intérieure et la vocation de travailler parmi les étudiants de mon pays. »

Propos recueillis par Philippe Lasserre

**Gagnez l'Amérique du Nord par
vol de ligne Swissair.
Et là-bas, un arrangement
«L'Amérique sur mesure»
en poche, partez à la découverte
du continent.**

**En voiture de location.
En autobus Greyhound.
Avec ou sans hôtel. A l'ouest,
il y a toujours du nouveau.**

Swissair vous propose ses arrangements «L'Amérique sur mesure»: programmes individuels, tous très avantageux. Pour vous permettre de parcourir les Etats-Unis et le Canada un peu comme les pionniers de jadis. Soit au volant d'une voiture de location: kilométrage illimité – aucune restriction à votre soif de grands voyages. Et Swissair s'occupe pour vous, avant le départ, de la voiture, des hôtels et motels. Soit avec les «Greyhound»: n'importe quel parcours, à votre choix, sur 200 000 km de lignes d'autobus. C'est vous qui fixez l'endroit où l'aventure commence: New York, Boston, Chicago, Montréal ou Toronto.

A l'ouest, du nouveau. Du nouveau à un prix raisonnable grâce à «L'Amérique sur mesure» de Swissair. Pour en savoir davantage, venez nous voir, ou passez à votre agence de voyages IATA, ou remplissez simplement le coupon.

Nom: _____

Adresse: _____

NP/Localité: _____

(A envoyer à Swissair RVVP, Gare de Cornavin, 1211 Genève 2)

SWISSAIR 